

*Le roi de l'évasion* d'Alain Guiraudie  
*Mourir comme un homme* de João Pedro Rodrigues

Gérard Grugeau et Gilles Marsolais

Numéro 144, octobre–novembre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25125ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. & Marsolais, G. (2009). Compte rendu de [*Le roi de l'évasion* d'Alain Guiraudie / *Mourir comme un homme* de João Pedro Rodrigues]. *24 images*, (144), 44–44.



**Le roi de l'évasion** jouit d'un même regard généreux qui interroge le *vivre ensemble*. Le film raconte l'histoire d'un vendeur homosexuel de matériel agricole, adepte des haltes routières, qui traîne sa vie faite

Porté par un hédonisme jubilatoire, **Le roi de l'évasion** dessine la carte du Tendre d'une nouvelle utopie en marge de toute morale traditionnelle. Une utopie libertaire qui célèbre la sexualité dans tous ses états. Entre deux discussions professionnelles, le sexe reste ici source de subversion, associant allègrement orientations, âges et corps disparates à l'heure où règne la tyrannie des apparences. Chez le cinéaste, Éros éructe « Swinguez votre compagnie » et les papy toujours verts font de la résistance, braguette ouverte, dans les sous-bois aphrodisiaques. Plus délié dans l'écriture et le filmage, plus découpé et aventurier, **Le roi de l'évasion** marque un temps nouveau dans l'œuvre de Guiraudie. Comme si le plaisir contagieux généré par le propos s'était emparé du tournage. Glissant l'air de rien entre rêve et réalité, le film ouvre sur un espace de pur désir et de douce anarchie où notre regard sur l'autre et la vie se colore de tous les possibles. Qui s'en plaindrait ? – **Gérard Grugeau**

Contrairement à l'adage qui veut que les goûts et les couleurs ne se discutent pas, ici tout se discute avec ardeur, que ce soit le choix d'un tracteur ou d'un partenaire sexuel. Issu de la culture ouvrière et paysanne, Alain Guiraudie a toujours privilégié un cinéma politique à l'humour décalé, proche de petites communautés partagées entre la vie et le travail. Sous ses atours de comédie loufoque naturaliste, sise dans la campagne albigeoise plombée de soleil,

de plaisirs sans lendemain. Sa rencontre avec Curly (Hafsia Herzi), une jeune adolescente, l'amène un jour à former un couple improbable, bientôt en cavale et poursuivi par la horde des bien-pensants que leur jouissance dérange. Mais, se sentant vite menacé par le conditionnement social de la vie à deux, Armand (Ludovic Berthillot) choisira à nouveau l'évasion pour finalement trouver son bonheur au sein d'une communauté élargie.

## Mourir comme un homme de João Pedro Rodrigues

Révélé, sinon confirmé comme cinéaste à part entière lors de son passage du court au long métrage en 2000, avec **O fantasma**, qui capte dans un style ténébreux un désir d'anéantissement de soi, qui filme sans concession la régression d'un jeune éboueur poussée jusqu'au nihilisme originant de sa quête d'un amour impossible pour un motard, « fantôme de ses rêves », João Pedro Rodrigues a su y fusionner parfaitement un attrait morbide pour les ordures avec un climat sadomasochiste. Dans **Odete** (2005), le fantôme de Pedro, dont la disparition brutale a laissé son amant Rui totalement désespéré, vient hanter le désir obsessionnel d'Odete d'enfanter au point que, par une opération de transfert, elle en arrive à se substituer au défunt pour devenir l'amant(e) du survivant. Cinéaste du vertige amoureux placé sous l'aile de la mort, tenaillé entre le désir exacerbé et l'abîme de la solitude, João Pedro Rodrigues n'a de cesse de filmer en définitive, dans le style hors norme qui lui est propre, la question sexuelle et identitaire.

Dans **Mourir comme un homme**, il pousse encore plus loin la confusion des sentiments, des sexes et des genres. En plus de son sujet épineux, présentant un *transgenre* en quête de son identité perdue, ce film grave, qui fuit l'analyse psycho-

logique tout en multipliant les ruptures de ton (en passant d'un genre cinématographique à un autre), n'est pas sans poser des problèmes de lecture, même au spectateur le mieux disposé à s'engager sur le chemin de traverse qu'il propose. Il mérite pourtant notre attention.

Ni homme parmi les hommes, ni vraiment femme parmi les femmes, incapable d'assumer l'opération qui (le) la fera changer de sexe pour assumer pleinement son identité de femme à la satisfaction de son jeune amant Rosário, Tonia, empêtré(e) dans ses convictions religieuses et mis(e) à mal par ses prothèses (fausses hanches et seins en silicone), ne sait plus où donner de la tête, d'autant plus que son fils, macho et déserteur, est à sa recherche. Depuis la toute première séquence faussement réaliste, en prégénérique, de jeunes soldats en reconnaissance (dont ce fils attendu et redouté), jusqu'au *fado* final, qui évoque la métamorphose de la larve en chrysalide pour devenir enfin papillon, le film se déroule pour l'essentiel sur le mode du fantasma, du rêve et du désir habité par les contra-



ditions et par une profonde solitude, hanté par le regret d'une identité à jamais perdue qui se reflète dans le regard de l'autre : « Dis-moi quelle est cette distance dans ton regard ? » chante tristement Tonia.

C'est en se perdant sur la route de son enfance, pour se retrouver dans une forêt enchantée, que Tonia trouvera le courage d'affronter son destin. Constitué de blocs distincts et disparates, qui apparaissent comme une succession de tableaux déjantés louvoyant entre rêve et réalité, ce « mélodrame transgenre » ne peut que déstabiliser le spectateur. Mais son allure bancal ne devrait pas faire ombrage à la gravité et à l'actualité de son propos, à l'heure où même le cinéma est à la recherche de son identité. – **Gilles Marsolais**